



Interview avec Emilie Danchin, chargée du projet « Belle comme une image » et Frédérique Versaen, responsable Education & Publics au Wiels, Centre d'Art contemporain (janvier 2013)

○ *Décrivez brièvement qui vous êtes et le projet dans lequel vous êtes impliqué(e)*

Philosophe, artiste photographe et thérapeute, je travaille régulièrement comme chargée de projets photothérapeutiques auprès de publics diversifiés, notamment en situation de précarité matérielle ou mentale. Lors de ces missions, je poursuis plusieurs objectifs. J'associe à la photographie des outils tels que l'imaginaire — la recherche de souvenirs, les images, les questionnaires —, le dessin, la métaphore et l'hypnose conversationnelle, dans le but d'ouvrir un champ de réflexion et d'apprentissage multiples, qui soit introspectif et dynamique, individuel et collectif, concret, imaginaire et symbolique. Je m'engage à donner des moyens aux participants pour renforcer leur sentiment que la vie vaut la peine d'être vécue grâce à un dispositif photographique expérimental et imaginaire. En plus d'un apprentissage artistique, les participants ont l'occasion d'attribuer du sens à ce qu'ils font et ce qu'ils sont, créer du lien, démêler leurs émotions, accéder à un niveau symbolique. Ils mènent une réflexion ludique sur eux-mêmes et leur environnement relationnel, leur territoire de vie et ils peuvent changer de point de vue.

Le Wiels m'a confié un projet photo dans le cadre du Contrat de quartier Saint-Antoine de Forest. Des femmes de la Maison des Femmes avaient émis le souhait d'apprendre la photo. Sans avoir travaillé avec ce genre de public, je pressentais quelle pouvait être leur situation de vie. Et puis comme je suis personnellement interpellée par la déferlante d'images de femmes objets dans l'espace public, la multiplication des foulards et les dérives comportementales d'une partie des hommes vis-à-vis des femmes, j'ai eu très envie de répondre à cette proposition du Wiels. J'en ai donc profité pour proposer une réflexion sur la femme, l'identité féminine au travers de son image. C'était quelque part culotté, une gageure, car comment poser la question de l'identité féminine au travers de son image alors qu'elle est réduite à une image sous le regard invasif de l'homme et des femmes ayant elles-mêmes intériorisé ce regard dès l'enfance ? Comment se voir, se regarder, se montrer ou simplement évoluer dans la vie en dehors de ce regard ou sans en tenir compte ? Comment en plus combiner image personnelle et image publique ? Quel genre d'images de femmes peut-on créer à l'ère sublime et stérile de la reproductibilité et de la pornographie ? A l'atelier, l'image d'une femme cachée sous un foulard bleu marine tenant un miroir dirigé vers « celui » qui regarde a émergé. « Avant de me regarder, regardez-vous. Avant de parlez de moi, parlez sur vous ! » ont-elles été plusieurs à commenter sans mélo ni révolte, dans une forme de résignation conforme.

Pendant cet atelier, les émotions ont pris une place particulièrement importante. Il est arrivé que cinq femmes se mettent à pleurer ensemble en regardant des photographies. Nous avons aussi eu des fous rires. La colère, elle, n'a pas encore sa place. Par contre, je la sentais sourdre en moi silencieusement. Je l'ai ravalée pour élaborer autrement, autour de ce qui avait lieu. Les prendre, les cueillir là où elles sont. Les accompagner, cheminer avec elles autour de photos, de dessins, d'objets, d'histoires et de gestes de leurs vies de femme... C'était très vivant ! Et elles sont venues nombreuses, régulières, curieuses et reconnaissantes du travail qui était effectué sous forme de jeux un peu singuliers. Elles n'en comprenaient pas tout à fait la portée, mais elles l'appréhendaient à leur façon en y répondant très naturellement, sans inhibition.

Globalement, elles ont apprécié l'atelier car elles ont eu l'occasion de faire autre chose, quelque chose qui les sortait de leur quotidien et qu'elles ne font jamais, et qui en même temps les concernaient personnellement. Elles ont aimé et trouvé facile de voyager dans leurs souvenirs et leurs émotions pour en faire des photos. Elles ont trouvé difficile de faire des photos elles-mêmes. Trouver l'inspiration, regarder par elles-mêmes, affronter le regard des maris, qu'y a-t-il eu de si difficile ? Entre faire des photos en cachette, ne pas en faire du tout et le quotidien qui prend le dessus ou encore les maris qui ont bon dos, la marge de manœuvre a semblé fine, mais sans que j'aie suffisamment d'éléments et de recul pour en tirer des conclusions. Ce qui est sûr, c'est qu'au départ, apprendre le français est mieux toléré qu'apprendre la photographie. La photographie peut-elle être autre chose qu'une sorte de divertissement inavouable ? Et puis comment s'ingénier à faire des photos, qui plus est s'amuser à faire des autoportraits sous le regard éberlué ou méfiant d'un mari ? Toujours est-il qu'incrédules, elles ont fait des photos. Certaines se sont enhardies à sortir. Et le résultat est intéressant à leur plus grande surprise.

Pendant l'atelier, nous avons farfouillé dans les sacs à main pour en sortir des photos d'identité.

Nous avons regardé une centaine d'images de femmes produites par des artistes. Nous avons discuté autour d'autres photos de femmes, celles qu'elles ont apportées et puis celles que nous avons faites. Je les ai guidées dans une réflexion ludique et imagée sur elles-mêmes à partir d'objets et de souvenirs de leur vie de femmes. Elles se sont prêtées au jeu avec énormément de vivacité et d'humour. Il y avait de la confiance, de la liberté, de la curiosité, une envie d'apprendre. Elles ont appris à décrire des sentiments, des éléments de leur personnalité, à nommer des émotions, leur accorder de la valeur et leur donner une place. Et il y a eu de l'émotion dans l'air au fil des ateliers... Grâce à l'atelier, elles ont aussi découvert la singularité de leurs regards au travers de leurs propres photos étalées là à même le sol, pour une séance d'editing. Là, c'était magnifique. Cela a généré des silences collectifs, un étonnement. De l'incrédulité, on est passé à une fierté palpable dans l'atmosphère et ces jours-là, au moment de quitter l'atelier, les « au revoir » vibraient accompagnés de remerciements appuyés, avec des sourires complices et des regards brillants.

○ *Expliquez quel est le public participant ?*

Il s'agissait d'un groupe de 14 femmes de la Maison des femmes de Forest. Presque toutes marocaines, entre 18 et 60 ans, toutes musulmanes pratiquantes. Presque toutes portent le foulard. D'origine modeste, elles se retrouvent chaque semaine au cours d'alphabétisation. Elles sont quasi toutes mariées et mères de famille. La plupart peuvent sortir seules, mais elles craignent ou évitent la présence des hommes. Elles ne travaillent pas, sauf exception. Elles envisagent peu en dehors du schéma familial. Lorsque j'ai proposé de dessiner un souvenir de leur vie de femmes dans le but de le photographier de manière symbolique, aucune n'a amené de matière en dehors de la famille. C'est un territoire largement inexploré et je me suis sentie mal à l'aise avec mon dessin de femme indépendante pourtant bien accueilli. Un autre jour, l'une d'entre elles s'est exclamée à propos d'une femme la quarantaine n'ayant pas trouvé chaussure à son pied ou alliance à son doigt « Oui, mais toi tu es célibataire ! Tu n'es pas une femme ! ». J'étais choquée. La femme en question a souri doucement. Elle « semblait » indifférente. Elle, je l'ai photographiée à la sortie d'un puits dans lequel elle était tombée petite. Elle avait cru mourir et ses frères l'ont sauvée. La photo de sa main fait référence à ce moment précis où ruisselante, on l'a sortie du puits. Elle est debout, immobile, un peu transie. Il a fallu faire avec ce qu'elle voulait bien montrer et trouver l'angle et puis c'est sa main qui m'est apparue dans une solitude triste, un chagrin silencieux, une main délicate, une offrande. Ses propres photographies sont éloquentes. Des images fortes, un peu crues. Des cadrages étriqués. Côte à côte, un poisson dans un bocal, un bébé oppressé, un ordinateur, une affiche publicitaire d'une femme blonde et maquillée.

Les mariages sont souvent arrangés et un des moments forts évoqués est la fin de la soirée du mariage, l'arrachement aux parents pour suivre le mari pour la nuit de noces. Un dessin d'une jeune fille en robe blanche les yeux pleins de larmes m'a bouleversée car sa robe semble creuse remplie de vaguelettes. Un océan de larmes à l'intérieur de la jeune fille. Les femmes ont commenté ce moment-là avec encore plus d'émotions dans les yeux que le moment chez le photographe pour faire la photo du passeport qui permettra de quitter le Maroc. Là, évoquant cette fin de soirée, elles ont eu ce geste de la main, comme un couperet. Après la pièce montée, la réalité qui rattrape, imparable, pour le meilleur et pour le pire. Et sans être préparées. Le destin.

La question de la maltraitance a été bien sûr abordée. Elle affleurerait, inévitable, comme cela le serait dans n'importe quel milieu socio-culturel, mais ici peut-être plus évidente ou plus attendue là qu'ailleurs, pas nécessairement pour les bonnes raisons. Les mécanismes d'emprise et de manipulation, le harcèlement moral ou physique, le « devoir » conjugal, la peur, le musèlement, la culpabilisation de la victime, la honte, la répugnance à appeler la police sont les mêmes qu'ailleurs. Cette violence-là est malheureusement universelle et même si stigmatiser une communauté plus qu'une autre est grande, cela reviendrait à se mettre la tête dans le sable. Pour moi, la maltraitance en l'occurrence des femmes, n'a pas de couleur et ce n'était pas l'objet de mon atelier. Mais abordant le thème de la femme au travers de son image, la violence faite aux femmes allait forcément apparaître.

○ *Comment voyez-vous votre rôle dans ce contexte ?*

Mon rôle ou plutôt ma mission était de donner aux participantes des clés d'apprentissage à un niveau artistique, social et humain. Ici, le sujet était bien sûr émotionnellement chargé, mais il a mis en évidence de manière très intéressante d'autres questions fondamentales qui dépassent largement la question du port du foulard. Les questions du droit de l'image, de la liberté d'expression, de l'identité et du traitement de la femme au travers des images dans la société ont été directement abordées au croisement de deux cultures qui à mes yeux instrumentalisent toutes

les deux la femme. Entre l'image d'une femme entièrement drapée sous une burqa noire¹ et une image d'une ex mannequin anorexique nue², mon cœur balance, je ne sais pas laquelle aimer des deux...

Dès le départ, les femmes ont su que la règle du jeu était la suivante : les photos seraient publiées. Elles ont donc constamment réfléchi et choisi ce qu'elles voulaient montrer et comment elles le faisaient. Cela a permis de jouer, de créer, d'expérimenter, de voyager dans le temps, de réfléchir sous prétexte de matérialiser, mettre sur papier quelque chose de personnel, de l'ordre de la relation à soi-même et aux autres sous prétexte d'en faire une image publique. Elles ont pu se sentir libres de choisir et d'élaborer ce qu'elles voulaient montrer. Je me suis sentie photographe, thérapeute, femme, parfois militante.

J'adorerais reproduire ce projet avec des groupes de femmes d'origine socio-culturelle variée car je pense que les enjeux sont identiques dans le fond, mais la forme est différente. C'est la question de la pudeur qui a émergé centrale et subtile. Poser la question de l'identité et de la liberté de la femme au travers de son image publique est de toutes façons un paradoxe, presque une impossibilité, sauf si on s'arrange pour que la photographie soit un terrain de jeu, une performance un peu « drôle ». Mieux valait en tous les cas avoir le cœur bien accroché et garder son sens de l'humour en toutes circonstances car être une femme n'est certainement pas une « chose » aisée... Femme objet, femme facile, bonne femme, femme aux fourneaux, femme d'affaires, femme enfant, mère de famille, belle-mère, fille-mère... toutes « choses » étant égales par ailleurs... Parfois j'ai eu le cœur retourné. Je me suis sentie momentanément épuisée, vidée comme pétrifiée après certains ateliers.

○ *Quel est selon vous le bénéfice pour le projet d'impliquer un(e) artiste ?*

Probablement, sa propre dimension créative c'est-à-dire le besoin qu'a l'artiste d'injecter du sens à ce qu'il fait. Il vit son projet de l'intérieur ; ça génère une énergie particulière, de l'enthousiasme. Une forme d'intensité, un regard sur le monde, une complicité particulière avec les participants... Et ma recherche artistique en particulier est une constante recherche introspective et psychique, du coup cela nourrit les projets autrement. La dimension relationnelle et participative des projets prend une tournure, une tonalité plus humaine. Les participants le sentent. Certains en ressortent changés.

○ *Dans l'autre sens, comment cette expérience nourrit-elle éventuellement votre pratique artistique ?*

Je continue à faire du portrait et les ateliers sont l'occasion d'essayer des nouvelles manières de faire. La dynamique du groupe est enrichissante aussi. Je découvre ma capacité à porter un groupe et à insuffler la passion photographique en ancrant quelque chose à un niveau humain.

○ *Une anecdote ou un témoignage marquant pour vous ?*

C'est une question délicate car nous avons atteint une grande profondeur dans les échanges et sous le sceau d'une implicite confidentialité. Lors des prises de vue, j'ai vu une jeune femme replonger en enfance feignant le sommeil bercée par les prières du Coran, récitées par une autre femme symbolisant son père. Nous étions toutes les trois dans la scène. Présentant leurs objets pour leur photo, je me suis retrouvée à parler avec elles en soulevant le voile. C'était comme si nous jouions sous une tente et cela créait une complicité particulière, une sorte de chambre secrète et sacrée dans laquelle on s'ingéniait à faire revenir des émotions associées à des objets, des postures corporelles, des histoires... Elles ont sauté de rocher en rocher, revécu le premier jour de l'école, pouponné le temps de mini performances dont la visée est symbolique. Un jour, assises en cercle, nous avons eu des fous rires en évoquant des souvenirs malheureusement universels d'hommes bizarres croisés dans les lieux publics. Chacune à notre tour mimant la scène. C'était hilarant même si se lisaient au fond de nos yeux la consternation, le dégoût. Elles rient beaucoup. Il est vrai que leurs activités à la Maison des femmes, c'est leur échappée hebdomadaire... C'est une de leurs ressources remarquable : le rire.

Leur donner accès au symbole me semblait nécessaire d'autant qu'on leur en donne rarement l'occasion. Et elles l'ont saisie au vol, apportant entre les ateliers des photos de leur vie, attentives, prêtes à faire et refaire les exercices. Elles étaient ponctuelles et les ateliers ont duré débordant l'heure impartie. J'ai également été interpellée par leur romantisme et leur côté fleur bleue à toute épreuve. Prêtes à tout... supporter ! Je pense de manière générale que l'éducation des femmes dans le mythe du Prince charmant – et nous, femmes occidentales ne sommes pas épargnées –

¹ L. Golda-Holterman, *The witness*, 2010

² O. Toscani, *Nolita*, 2007

nous conditionne aux relations de dépendance et aux relations d'emprise. Le dessin d'une petite fille recevant un millefeuille de son père est très parlant, d'autant qu'il a surgi sur fond de discussions sur la maltraitance morale dans le couple. Je m'en suis donc servi pour aborder le sujet de l'indépendance avec elles.

Pour certaines d'entre nous, il y a une confusion entre aimer et supporter une dose de violence ou d'emprise. « Moi, j'aime la forme du cœur parce que le cœur supporte beaucoup et parce que moi, une jeune femme, je suis mon cœur, je supporte tous les problèmes », dit l'une d'entre elles tenant une toute petite bougie en forme de cœur couleur chocolat. Elle se plonge dans son émotion fixant l'objet sous le voile coloré. Un ange passe et on entend dans un murmure un cri du cœur. « Je suis très malheureuse » murmure-t-elle. Cela mérite d'être travaillé et nuancé abondamment.

○ *Qu'est-ce qui est/ a été le plus difficile ? le plus surprenant ? le plus émouvant ?*

Le plus difficile, l'oppression faite aux femmes, l'impression bizarre d'être au XIX^e siècle. Et puis, j'aurais aimé de la diversité dans le groupe. Le fait qu'elles soient entre elles et majoritairement maghrébines et toutes musulmanes les enferme dans une zone de « confort ». Et comme l'atelier était court, je n'ai pas eu les moyens de briser partiellement cette hégémonie, qui à la longue pèse sur le groupe. J'aurais aimé les amener à une forme de curiosité vers l'extérieur. Il aurait fallu plus d'ateliers pour qu'elles prennent confiance pour sortir (ce qu'elles commençaient à faire), créer des rencontres, les sortir. D'autres femmes auraient pu s'insérer dans le groupe. Ceci dit, au fil des ateliers, les langues ont commencé à se délier et des questions sur la liberté des femmes au travers de la liberté des femmes occidentales ont été posées, laissant apparaître des points de vue étouffés et fragiles, naïfs, proches du jugement, entre attraction et répulsion avec une envie d'en débattre, de savoir... La liberté, où est-elle en réalité ?

Plus d'informations sur les activités d'Emilie Danchin, consultez :

www.emiliedanchin.be [art]

www.analytiquephotographique.be [pro]

www.thegoodenoughcommunication.be [com]

ou téléphonez au : +32 (0) 498 16 14 11